

—Demain, donne-moi toutes tes factures, toutes, entends-tu, et ne te tourmente de rien ; avant huit jours, j'aurai payé.”

Augustine tendit la main à son mari. A l'heure du dîner, elle paraissait calme.

Trois jours s'écoulèrent encore. Il en restait deux seulement avant l'échéance des billets. Madame Courcy chargea Julie de surveiller les abords de la maison, d'interroger au besoin tout étranger qui franchirait le seuil des Haussois et de l'amener dans son appartement avant qu'il allât au bureau de son mari.

—“C'est bien, madame, je surveillerai, et si une lettre...”

—Qui vous parle de lettre, fit Augustine, il s'agit de billets à payer.”

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

GAZETTE DES TRIBUNAUX

Cour d'assises de la Sarthe : Un drame dans une carrière.

Voici le très-curieux récit d'un drame horrible, dont le dernier acte s'est joué dernièrement devant la Cour d'assises de la Sarthe, et qui pourrait fournir, à un point de vue particulier, le sujet d'une intéressante étude criminaliste.

Morin, l'accusé, est un ouvrier très-laborieux et d'une conduite excellente, qui s'est trouvé un beau jour associé au travail d'un homme inintelligent, inactif, plus assidu au cabaret qu'à la besogne, et qui en est arrivé peu à peu à un tel degré de haine sauvage contre son camarade, qu'il l'a assassiné dans un moment de folie furieuse, comme pour se venger de sa mauvaise conduite et de son inertie.

L'été passé, Morin et Louis Hervé—la victime—travaillaient ensemble à l'exploitation d'une carrière de pierres dures, à peu de distance du Mans. Morin, marié et père de quatre enfants, était, comme nous l'avons dit, un ouvrier modèle, qui n'avait contre lui que son caractère violent et batailleur. Hervé était presque constamment ivre ; il passait une partie de la journée à boire, et, quand il descendait dans la carrière, c'était plus souvent pour y dormir que pour se livrer à un travail sérieux. De là des scènes violentes entre les deux hommes. Morin manifestait à tout propos son mépris profond pour Hervé, et son impatience d'être débarrassé promptement d'un pareil compagnon de travail.

Le 25 octobre, dans l'après-midi, la femme Morin, qui passait sur la route, à quelques pas de la carrière, entendait des cris horribles qui s'élevaient du souterrain.

Elle s'enfuit comme affolée :
—“Mon mari et Hervé se battent, crie-t-elle, il va arriver un malheur.”

Presque au même instant, un homme, pâle, les yeux égarés, et dont les vêtements ruisselaient de sang, s'élançait de la carrière en brandissant un couteau. C'était Morin. Il cria à sa femme de fuir avec son enfant ; voyant que personne ne passait en ce moment sur la route, il prit son élan et courut d'une haleine jusqu'à sa maison, qui se trouvait à peu de distance.

Arrivé chez lui, Morin se dépouilla de ses vêtements, lava ses outils de carrier, couverts de taches sanglantes, et se mit au lit, en proie à une agitation fébrile, qui bientôt se changea en un véritable délire.

La nuit suivante, il eut comme un transport au cerveau. Il se levait dans son lit tout droit, le visage convulsé, la voix rauque, et répétait ces mots : “Je suis un homme perdu, un assassin !..... Hervé est mort..... je l'ai tué !..... on trouvera sa tête là-bas dans la carrière..... les gendarmes !..... cette tête !..... je l'ai clouée au rocher avec mon pic !”

Hervé, en effet, n'avait pas reparu. Le lendemain, dès les premières heures de la matinée, la gendarmerie se transporta à la carrière. Un épouvantable spectacle l'attendait :

La galerie où les deux hommes travaillaient ensemble était éclaircie comme par une pluie sanglante. Dans un angle, cloué littéralement à la pierre par un coup de pic qui avait traversé le crâne, gisait le cadavre du malheureux Hervé. Tout auprès, un couteau couvert de sang coagulé, le couteau de Morin.

Les constatations médicales révélèrent des détails affreux ! La victime avait été frappée de vingt-et-un coups de couteau ; le visage n'était plus, pour ainsi dire, qu'une large blessure béante, un amas de chair informe et d'os réduits en bouillis, pour employer les termes du rapport médico-légal.

Une lutte acharnée avait dû s'engager entre les deux hommes. Dans un moment d'exaspération, Morin avait assailli son camarade qui était ivre ; il l'avait d'abord terrassé et lardé de coups de couteau, puis, égaré par la vue du sang, voyant rouge, il l'avait achevé à coups de pic, s'acharnant sur le cadavre avec une féroce inouïe.

L'assassin vient d'être jugé par la Cour d'assises de la Sarthe. Certes, à ne considérer que les circonstances effroyables dans lesquelles l'assassinat avait été commis, Morin ne méritait aucune indulgence ; mais le mobile même du crime, si étrange qu'il paraisse, n'était pas de ceux qui entraînent l'application d'un verdict sans pitié.

Aussi, les jurés de la Sarthe, d'accord avec le procureur de la République lui-même, M. Blin, ont-ils fait bénéficier le coupable d'une déclaration de circonstances atténuantes.

Morin a été condamné à huit ans de réclusion.

UN AIEUL DU MÉDECIN MALGRÉ LUI

HISTOIRE RUSSE

L'un des premiers explorateurs de la Russie, Olearius, je crois, raconte qu'au temps du grand-duc Boris Godounoff, il se trouvait à Moscou un boyard du nom de Dimitri Paulovitch Jarneff, dont la femme Nadejna Ivanovna n'avait pas une conduite exempte de tout reproche. Dimitri, qui connaissait sa femme et savait qu'il n'y avait pas de remède à son mal, se consolait avec de l'eau-de-vie de grain, cette consolation suprême, qui amène l'oubli avec les maux d'estomac, et de temps en temps, en manière de passe-temps et d'expiation, il administrait ou faisait administrer à son indigne épouse quelques coups de fouet vengeurs. Nadejna criait, pleurait, poussait des lamentations à attendre tout autre qu'un mari trompé, vouait Dimitri Paulovitch à toutes les divinités infernales, mais recommençait le lendemain.

Cependant, depuis quelque temps, Jarneff avait pris l'habitude de faire fouetter sa femme le dimanche et le jeudi, après le repas du milieu du jour et avant d'aller dormir. Il prétendait que cela lui procurait des rêves couleur de rose, et qu'il dormait plus tranquille, ayant la conscience d'un grand devoir accompli.

Or, si Nadejna aimait en dehors de la loi, en revanche elle haïssait du plus profond du cœur la loi représentée par son mari, et s'ingéniait à chaque heure de jour et de nuit, à chercher une vengeance qu'elle ne trouvait pas.

Ce qu'il lui fallait, car Nadejna n'était pas une femme vulgaire, ce n'était pas seulement de n'être plus fouettée ; ce n'était pas encore d'être débarrassée de Dimitri ; c'était surtout de rendre à ce dernier souffrance pour souffrance, mais au centuple ; c'était de voir Jarneff souffrant toutes les douleurs des damnés, mais à la manière des damnés, c'est-à-dire d'une façon durable. Toutefois, notre gracieuse héroïne avait beau chercher et chercher encore, son esprit infécond et si désireux de trouver, ne pouvait parvenir à trouver sa vengeance. D'ailleurs, il fallait, pour jouir pleinement de son œuvre, ne pas trahir la main qui frapperait. Elle en était arrivée à désespérer de rien imaginer de digne d'elle, et elle allait choisir quel moyen vulgaire et répugnant à sa nature, quand le bruit se répandit dans Moscou que le grand-duc était malade en proie à un violent accès de goutte que ses médecins ordinaires se déclaraient impuissants à vaincre, et qu'il promettait de grandes récompenses et de grands honneurs à celui qui, médecin ou non, boyard

ou paysan, trouverait un remède qui pût apporter quelque soulagement à ses cruelles douleurs.

Cela se trouvait un jeudi, et elle venait d'être battue au grand esgaidissement de son mari, quand Nadejna apprit cette nouvelle ; dès lors sa résolution fut prise ; ce n'était pas encore la réalisation de son rêve le plus cher qu'elle allait obtenir, mais au moins était-ce quelque chose d'habituel, et de sûr à la fois.

Sans plus tarder, elle se rendit au château et demanda à pénétrer près du Czar, disant qu'elle apportait un remède souverain. On l'introduisit aussitôt, et se jetant aux pieds du Czar étendu sur un divan de cuir, elle lui dit : “Ah ! Seigneur que ne suis-je mon mari ! demain vous seriez guéri.”

Et comme le grand-duc la regardait, étonné :

—“Oui, Seigneur, il possède contre la goutte un remède unique et sûr, et il n'y a pas huit jours qu'il a guéri de cette maladie un de nos paysans, que j'ai amené avec moi, et qui confirmera mes paroles par son témoignage. Mais, Seigneur, Dimitri Paulovitch prétend que pour le bien de la Moscovie, il faut que vous mouriez, et c'est pour cela qu'il ne veut pas vous apporter son remède.”

Le czar, surpris, mais peu habitué à une confiance absolue dans la parole de ses sujets, fit arrêter Nadejna, et ordonna d'aller quérir sur-le-champ Dimitri Jarneff.

Notre boyard venait de s'éveiller, et songeait, quand ses méditations furent interrompues par les envoyés du czar, qui, sans lui donner un mot d'explication ni une minute pour rassembler ses idées, l'entraînèrent au palais.

—Le remède ! le remède ! lui cria le souverain dès qu'il l'aperçut ; le remède, ou je te fais fouetter !

Dimitri resta interdit, et ne sachant que répondre.

—Ne m'entends-tu pas ! continua Godounoff, monstre indigne, qui, pouvant le guérir, veut laisser mourir son maître !

Et comme Jarneff ne comprenait pas, et ne pouvait répondre, sur un signe du czar on le flouetta au vif, et on le jeta en prison. Là, notre homme songea et chercha l'explication de ce qui lui arrivait. Puis tout à coup, sans voir bien clairement le pourquoi ni le comment, il s'écria instinctivement : “C'est ma femme !”

Sur ces entrefaites, arriva dans le cachot un médecin du czar qui, tâchant de calmer notre pauvre boyard, lui expliqua ce qu'on attendait de lui....

—Ah ! mon Dieu !..... mais je suis perdu alors ! s'écria Dimitri. Jamais je n'ai rien su, et bien moins encore la médecine qu'autre chose. Oh !..... la misérable femme !

Et il serrait les poings avec rage.

Si Nadejna l'avait vu alors, elle aurait pu, si exigeante qu'elle eût été, avoir un moment de satisfaction ; mais Nadejna rêvait de son côté, dans un cachot, à la fin de cette aventure dans laquelle elle s'était embarquée, et commençait à redouter une issue fâcheuse.

Le soir venu, le czar fit comparaître Dimitri qui, larmoyant et gémissant, demanda grâce disant que sa femme était une infâme, ce qui était aussi vrai que Dieu était au ciel et que le czar était grand. Mais cela ne lui valut que cinquante nouveaux coups de fouet et toujours le cachot. Quinze jours durant, il subit soir et matin ce désagréable traitement, et ce, pendant que sa femme, mise en liberté dès le second jour, venait le visiter après chaque correction, lui disant mille choses confites en douceur, bien faites pour exaspérer le boyard et le rendre fou, si l'étendue de son esprit peu développé lui avait permis cette maladie des hommes intelligents. Ces exhortations journalières et sa patience, sa constance angélique à soigner son mari, et à souffrir sans se plaindre sa mauvaise humeur et sa dureté, avaient fait très-bien venir Nadejna du czar et de sa cour ; on lui avait accordé une pension de cinquante roubles, dont le premier quartier lui avait été payé selon l'usage en *peu de jouines estampillées*.

Dimitri Paulovitch Jarneff, grâce aux coups qu'il recevait chaque jour avec une régularité et une ponctualité désespérantes, grâce encore, plus peut-être, aux rages indicibles dans lesquelles chaque jour aussi venait le mettre deux fois sa femme, Dimitri n'était plus que l'ombre de lui-même, et appelait la mort de toutes les forces de son âme, quand une nuit, qu'il était un peu plus calme et reposé qu'à l'ordinaire (il n'avait pas vu sa femme dans la soirée), il réfléchit qu'il y avait un moyen, sinon de se sauver, au moins de tenter son salut. Il se résolut à être médecin, quitte à risquer de tuer le czar. Quand l'officier et l'exécuteur arrivèrent le lendemain, dès l'aube, dans son cachot, il leur dit : “Eh bien ! j'y consens, je suis décidé à sauver le czar.”

Ce fut une grande rumeur au palais ; dès ce moment, on soigna notre homme, on l'héberge, on le dorlote, on prend ses ordres.

Il fait partir de suite des courriers de divers côtés ; l'un se dirige vers les bords de l'Occa, l'autre vers les rives du Volga, un autre vers la forêt du Jesna, avec la recommandation de rapporter chacun une botte d'herbes et de simples cueillies dans ces divers lieux. Ceci fait, il mit infuser toutes ces plantes, et en composa des bains dont il fit prendre plusieurs au grand-duc, qui dès le lendemain du premier bain, se trouvant mieux, fit d'abord fouetter son nouveau médecin pour avoir tant tardé à le soulager, puis le fit combler de présents pour le soulagement qu'il lui avait procuré.

L'accès ayant sans doute fini son cours, car pas plus que Dimitri Paulovitch je ne crois à la vertu de ces simples, le grand-duc se trouva sur pied en moins d'une semaine, et Jarneff retourna chez lui avec le titre de premier médecin honoraire du prince.

De retour au logis, quand pour la première fois Dimitri aperçut Nadejna, il fut pris d'une folle envie de l'étrangler ; mais il réfléchit que, s'il manquait son but, il pourrait bien en avoir des ennuis, et il se dit en homme que l'expérience a rendu sage : “Non, non ! décidément, il vaut mieux être bon et pardonner.”

Et depuis lors, ajoute la chronique, ces deux époux modèles vécurent heureux, riches, aimés de leur souverain, honorés de leurs égaux et respectés de tous.

LÉON GODARD.

RECETTES AGRICOLES

Il est constaté que le lait du soir vaut mieux que celui du matin ; qu'il est plus gras et contient moins d'eau ; qu'il est préférable par conséquent pour faire le beurre.

Le sarrasin est la meilleure nourriture pour les poules, puis le blé-d'inde, puis l'avoine, puis le blé.

Il ne faut pas oublier les plantes vertes hachées qui rafraîchissent et lèstent en même temps. Il est si facile, à la campagne, d'avoir des feuilles de choux, de laitue, d'oseille, de betteraves, de chicorée, etc. On les coupe en petits morceaux et on les fait entrer dans la composition des pâtées ; mais il est préférable de les donner crues, les poules en sont plus friandes.

Les pâtées de patates cuites bien triturées, bien écrasées, doivent être données chaudes et très-épaisses. On peut les mélanger avec du son ; une demi livre de cette nourriture par jour, qu'on doit saler un peu, suffit pour nourrir une poule. Les fruits verts, les fruits verveux qui tombent des arbres dans le cours de l'été, les épluchures de toutes sortes, cuits, font d'excellentes pâtées.

Soins à donner aux poulains pendant le travail de dentition qui se fait entre leur deuxième et leur troisième année.—Pendant cette période vraiment critique des poulains, on doit leur donner des aliments d'une facile mastication, peu excitants, tels que les fréquents barbotages à la farine d'orge, du son mouillé, de l'orge cuite, de l'avoine concassée, du vert ou des fourrages hachés et arrosés. Pendant les travaux d'automne qui précèdent leur troisième année, on doit les ménager, les soustraire autant que possible aux influences déprimantes des pluies de cette saison, et se rappeler enfin que l'immense travail sédentaire de leur âge les tient constamment dans un état d'excitation physique et moral qui réclame un régime adoucissant, l'emploi de la douceur et des caresses.